

**Chevaux : trois ; oiseau : un**

J'ai trois grands chevaux courant dans mon ciel.  
J'ai un seul petit oiseau, petit, dans mon champ.

Trois chevaux de feu broutant les étoiles.  
Un oiseau petit qui vit d'air du temps.

Trois chevaux perdus dans la galaxie.  
Un petit oiseau qui habite ici.

Les chevaux du ciel, c'est un phénomène.  
Mais l'oiseau d'ici, c'est celui que j'aime.

Les chevaux du ciel sont de vrais génies.  
L'oiseau dans mon champ, c'est lui mon ami.

Mais l'oiseau du champ s'envole en plein ciel,  
rejoint mes chevaux, et je reste seul.

J'aimerais bien avoir des ailes.  
Ça passerait le temps. Ça passerait le ciel.

*Claude Roy*

**Les mouches**

Les mouches d'aujourd'hui  
ne sont plus les mêmes que les mouches d'autrefois  
elles sont moins gaies  
plus lourdes, plus majestueuses, plus graves  
plus conscientes de leur rareté  
elles se savent menacées de génocide.  
Dans mon enfance elles allaient se coller joyeusement  
par centaines, par milliers peut-être  
sur du papier fait pour les tuer  
elles allaient s'enfermer  
par centaines, par milliers peut-être  
dans des bouteilles de forme spéciale  
elles patinaient, piétinaient, trépassaient  
par centaines, par milliers peut-être  
elles foisonnaient  
elles vivaient.  
Maintenant elles surveillent leur démarche  
les mouches d'aujourd'hui  
ne sont plus les mêmes que les mouches d'autrefois.

*Raymond Queneau*

**Les comédiens**

Les comédiens  
On dit souvent  
Ça vend du vent  
À la sauvette  
Ils vont  
De scène en scène  
Et partent en tournée  
Et dès qu'ils sont vêtus  
Des habits qu'on leur prête  
Ils deviennent Jésus  
Harpagon ou Hamlet

Les comédiens  
Disent les gens  
Ont bien souvent  
Des amourettes  
À force de jouer  
Ils se prennent au jeu  
Sans être Roméo  
On s'éprend de Juliette  
Juste le temps qu'il faut  
Pour en souffrir un peu

Les comédiens  
Quand l'âge vient  
Quittent la scène  
Et quand il leur advient  
De vivre de longs jours  
Sur cour ou sur jardin  
Tout seuls ils se souviennent  
De ce fichu métier  
Qu'ils ont aimé  
D'amour

*Jean-Roger Caussimon*

**Ma maison**

Quand j'ai chaussé les bottes  
 Qui devaient m'amener à la ville  
 J'ai mis dans ma poche  
 Une vieille maison  
 Où j'avais fait entrer  
 une jeune fille  
 Il y avait déjà ma mère dans la cuisine  
 En train de servir le saumon  
 Quatre pieds carrés de soleil  
 Sur le plancher lavé  
 Mon père était à travailler  
 Ma soeur à cueillir des framboises  
 Et le voisin d'en face et celui d'en arrière  
 Qui parlaient de beau temps  
 Sur la clôture à quatre lisses  
 Et de l'air propre autour de tout cela

Aussitôt arrivé en ville  
 J'ai sorti ma maison de ma poche  
 Et c'était un harmonica.

*Gilles Vigneault*

**Le relais**

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;  
 Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,  
 Des chevaux, de la route et des fouets étourdi,  
 L'oeil fatigué de voir et le corps engourdi.

Et voici tout à coup, silencieuse et verte,  
 Une vallée humide et de lilas couverte,  
 Un ruisseau qui murmure entre les peupliers,  
 Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !

On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,  
 De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,  
 Et sans penser à rien on regarde les cieus.  
 Hélas une voix crie : « En voiture, messieurs ! »

*Gérard de Nerval*

**Liberté**

Sur mes cahiers d'écolier  
 Sur mon pupitre et les arbres  
 Sur le sable sur la neige  
 J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
 Sur les pages blanches  
 Pierre sang papier ou cendre  
 J'écris ton nom

Sur les images dorées  
 Sur les armes des guerriers  
 Sur la couronne des rois  
 J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
 Sur les nids sur les genêts  
 Sur l'écho de mon enfance  
 J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
 Sur les ailes des oiseaux  
 Et sur le moulin des ombres  
 J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot  
 Je recommence ma vie  
 Je suis né pour te connaître  
 Pour te nommer

Liberté.

*Paul Éluard*

**Impression fausse**

Dame souris trotte  
Noire dans le gris du soir,  
Dame souris trotte,  
Grise dans le noir.

On sonne la cloche :  
Dormez les bons prisonniers,  
On sonne la cloche :  
Faut que vous dormiez.

Pas de mauvais rêve :  
Ne pensez qu'à vos amours  
Pas de mauvais rêve :  
Les belles toujours !

Le grand clair de lune !  
On ronfle ferme à côté  
Le grand clair de lune  
En réalité !

Un nuage passe,  
Il fait noir comme en un four,  
Un nuage passe,  
Tiens le petit jour !

Dame souris trotte,  
Rose dans les rayons bleus,  
Dame souris trotte,  
Debout, paresseux !

*Paul Verlaine*

**La Cigale et la Fourmi**

La Cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'oût, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La Fourmi n'est pas prêteuse ;  
C'est là son moindre défaut.  
« Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
- Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie.  
- Vous chantiez ? J'en suis fort aise :  
Eh bien ! Dansez maintenant. »

*Jean de La Fontaine*

**La fourmi et la cigale**

La fourmi ayant stocké  
Tout l'hiver  
Se trouva fort encombrée  
Quand le soleil fut venu :  
Qui lui prendrait ses morceaux  
De mouches ou de vermisseaux ?  
Elle tenta de démarcher  
Chez la cigale, sa voisine,  
La poussant à s'acheter  
Quelques grains pour subsister  
Jusqu'à la saison prochaine.  
« Vous me paierez, lui dit-elle,  
Après l'oût, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La cigale n'est pas gourmande :  
C'est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps froid ?  
Dit-elle à cette amasseuse.  
- Nuit et jour à tout venant  
Je stockais, ne vous déplaie.  
- Vous stockiez ? J'en suis fort aise ;  
Et bien soldez maintenant. »

*Françoise Sagan*

**J'ai vu...**

J'ai appelé le terrassier  
 il marchait à cloche-pied  
 j'ai appelé le moissonneur  
 il jurait comme un voleur  
 j'ai appelé le cordonnier  
 il jetait tous ses souliers  
 alors je m'en suis allée  
 j'ai vu des hannetons  
 tâtonnant en rond  
 j'ai vu des limaces  
 faire la grimace  
 j'ai vu une libellule  
 très crédule  
 puis me penchant encore  
 j'ai vu un chou-fleur  
 chercher l'heure  
 j'ai vu un artichaut  
 qui rêvait d'être au chaud  
 chemin faisant  
 j'ai vu un lampadaire  
 le nez en l'air  
 j'ai vu un vélo  
 près de l'eau  
 j'ai vu un canard  
 en retard  
 j'ai vu un lapin  
 jouer au crinrin  
 puis j'ai vu des gens  
 mécontents  
 car ils ne voyaient rien

*Huguette Amundsen***Chanson pour les enfants de l'hiver**

Dans la nuit de l'hiver  
 galope un grand homme blanc  
 galope un grand homme blanc

C'est un bonhomme de neige  
 avec une pipe en bois  
 un grand bonhomme de neige  
 poursuivi par le froid

Il arrive au village  
 il arrive au village  
 voyant de la lumière  
 le voilà rassuré

Dans une petite maison  
 il entre sans frapper  
 Dans une petite maison  
 il entre sans frapper  
 et pour se réchauffer  
 et pour se réchauffer  
 s'assoit sur le poêle rouge  
 et d'un coup disparaît  
 ne laissant que sa pipe  
 au milieu d'une flaque d'eau  
 ne laissant que sa pipe  
 et puis son vieux chapeau.

*Jacques Prévert***La Fenêtre**

Pour les autres, pour les passants,  
 tu es simplement la fenêtre.  
 Pour moi qui t'aime du dedans  
 tu es ma plus profonde fête.

Celle qui accroît le regard  
 et limite chaque nuage,  
 la gardienne du paysage  
 où je viens me perdre le soir.

J'ai le monde sous mes paupières  
 mon front à ta vitre appuyé  
 et tu es glissante lisière  
 sur le bord de l'illimité.

Reste ma soeur très patiente,  
 fais-moi l'aumône d'un oiseau,  
 redis-moi les paroles lentes  
 de cet horizon sans défaut.

Et posée entre ciel et terre  
 sois ce chemin aérien  
 près duquel doucement je viens  
 apaiser ma faim de lumière.

*Anne-Marie Kegels***Clown**

Je suis le vieux Tourneboulé  
 Ma main est bleue d'avoir gratté le ciel  
 Je suis Barnum je fais des tours  
 Assis sur le trapèze qui voltige  
 Aux petits, je raconte des histoires  
 Qui dansent au fond de leurs prunelles  
 Si vous savez vous servir de vos mains  
 Vous attrapez la lune  
 Ce n'est pas vrai qu'on ne peut pas la prendre  
 Moi je conduis des rivières  
 J'ouvre les doigts elles coulent à travers

Dans la nuit  
 Et tous les oiseaux viennent y boire  
 sans bruit

Les parents redoutent ma présence  
 Mais les enfants s'échappent le soir  
 Pour venir me voir  
 Et mon grand nez de buveur d'étoiles  
 Luit comme un miroir.

*Werner Renfer*

**Le cœur trop petit**

Quand je serai grand  
 Dit le petit vent  
 J'abattraï  
 La forêt  
 Et donnerai du bois  
 A tous ceux qui ont froid.  
 Quand je serai grand  
 Dit le petit vent  
 Je nourrirai tous ceux  
 Qui ont le ventre creux.  
 Là-dessus s'en vient  
 La petite pluie  
 Qui n'a l'air de rien  
 Abattre le vent  
 Détremper le pain  
 Et tout comme avant  
 Les pauvres ont froid  
 Les pauvres ont faim.  
 Mais mon histoire  
 N'est pas à croire :  
 Si le pain manque et s'il fait froid sur terre  
 Ce n'est pas la faute à la pluie  
 Mais à l'homme, ce dromadaire  
 Qu'a le cœur beaucoup trop petit.

*Jean Rousselot***La clef des champs**

Qui a volé la clef des champs ?  
 La pie voleuse ou le geai bleu ?  
 Qui a perdu la clef des champs ?  
 La marmotte ou le hoche-queue ?  
 Qui a trouvé la clef des champs ?  
 Le lièvre vert ? Le renard roux ?  
 Qui a gardé la clef des champs ?  
 Le chat, la belette ou le loup ?  
 Qui a rangé la clef des champs ?  
 La couleuvre ou le hérisson ?  
 Qui a paumé la clef des champs ?  
 La musaraigne ou le pinson ?  
 Qui a mangé la clef des champs ?  
 Ce n'est pas moi. Ce n'est pas vous.  
 Elle est à personne et partout,  
 La clé des champs, la clef de tout.

*Claude Roy***Demain, dès l'aube...**

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la  
 campagne,  
 Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
 J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
 Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.  
  
 Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
 Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
 Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
 Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.  
  
 Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
 Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
 Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
 Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

*Victor Hugo*
**Le Renard et le Corbeau  
 ou si l'on préfère  
 La (fausse) Poire et le (vrai) Fromage**

Or donc, Maître Corbeau,  
 Sur son arbre perché, se disait : « Quel dommage  
 Qu'un fromage aussi beau,  
 Qu'un aussi beau fromage  
 Soit plein de vers et sente si mauvais...  
 Tiens ! Voilà le renard. Je vais,  
 Lui qui me prend pour une poire,  
 Lui jouer, le cher ange, un tour de ma façon.  
 Ça lui servira de leçon ! »  
 Passons sur les détails, vous connaissez l'histoire :  
 Le discours que le renard tient,  
 Le corbeau qui ne répond rien  
 (Tant il rigole !),  
 Bref, le fromage dégringole...  
 Depuis, le renard n'est pas bien ;  
 Il est malade comme un chien.

*Jean-Luc Moreau*

**L'Homme qui te ressemble**

J'ai frappé à ta porte  
 J'ai frappé à ton coeur  
 Pourquoi me repousser ?  
 Ouvre-moi, mon frère.  
 Pourquoi me demander  
 L'épaisseur de mes lèvres  
 La longueur de mon nez  
 La couleur de ma peau  
 Et le nom de mes dieux ?  
 Ouvre-moi, mon frère.  
 Pourquoi me demander  
 Si je suis d'Afrique  
 Si je suis d'Amérique  
 Si je suis d'Asie  
 Si je suis d'Europe ?  
 Ouvre-moi, mon frère.  
 Je ne suis pas un noir  
 Je ne suis pas un rouge  
 Je ne suis pas un blanc,  
 Je ne suis pas un jaune.  
 Ouvre-moi, mon frère  
 Je ne suis qu'un homme,  
 L'homme de tous les cieux,  
 L'homme de tous les temps,  
 L'homme qui te ressemble :  
 Ouvre-moi, mon frère.

*René Philombe*

**Ma soeur la pluie**

Ma soeur la pluie,  
 La belle et tiède pluie d'été,  
 Doucement vole vole, doucement fuit,  
 À travers les airs mouillés.

Tout son collier de blanches perles  
 Dans le ciel bleu s'est délié.  
 Chantez les merles,  
 Dansez les pies!  
 Parmi les branches qu'elle plie,  
 Dansez les fleurs, chantez les nids;  
 Tout ce qui vient du ciel est béni.

De ma bouche elle approche  
 Ses lèvres humides de fraise des bois,  
 Rit, et me touche,  
 Partout à la fois,  
 De ses milliers de petits doigts.

Sur des tapis de fleurs sonores,  
 De l'aurore jusqu'au soir,  
 Et du soir jusqu'à l'aurore,  
 Elle pleut et pleut encore,  
 Autant qu'elle peut pleuvoir.

Puis, vient le soleil qui essuie,  
 De ses cheveux d'or,  
 Les pieds de la pluie.

*Charles Van Lerberghe*

Je vous écris du bout du monde. Il faut que vous le sachiez. Souvent les arbres tremblent. On recueille les feuilles. Elles ont un nombre fou de nervures. Mais à quoi bon ? Plus rien entre elles et l'arbre, et nous nous dispersons gênées.

Est-ce que la vie sur terre ne pourrait pas se poursuivre sans vent ? Ou faut-il que tout tremble toujours, toujours ?

Il y a aussi des remuements souterrains, et dans la maison comme des colères qui viendraient au-devant de vous, comme des êtres sévères qui voudraient arracher des confessions.

On ne vous rien, que ce qu'il importe si peu de voir. Rien, et cependant ou tremble. Pourquoi ?

*Henri Michaux*

**La pomme**

Une pomme rubiconde  
 Se pavanait, proclamant  
 Qu'elle était le plus beau de tous les fruits du  
 monde,  
 Le plus tendre, le plus charmant,  
 Le plus sucré, le plus suave,  
 Ni la mangue, ni l'agave,  
 Le melon délicieux,  
 Ni l'ananas, ni l'orange,  
 Aucun des fruits que l'on mange  
 Sous l'un ou l'autre des cieux,  
 Ni la rouge sapotille,  
 La fraise, ni la myrtille  
 N'avait sa chair exquise et sa vive couleur.  
 On ne pourrait jamais lui trouver une sœur.  
 La brise répandait alentour son arôme  
 Et sa pourpre éclatait sur le feuillage vert.  
 - Oui, c'est vrai, c'est bien vrai! dit un tout petit  
 vers  
 - Blotti dans le creux de la pomme.

*Pierre Gamarra*

**Il était une feuille**

Il était une feuille avec ses lignes  
 Ligne de vie  
 Ligne de chance  
 Ligne de cœur  
 Il était une branche au bout de la feuille  
 Ligne fourchue signe de vie  
 Signe de chance  
 Signe de cœur  
 Il était un arbre au bout de la branche  
 Un arbre digne de vie  
 Digne de chance  
 Digne de cœur  
 Cœur gravé, percé, transpercé,  
 Un arbre que nul jamais ne vit.  
 Il était des racines au bout de l'arbre  
 Racines dignes de vie  
 Vigne de chance  
 Vignes de cœur  
 Au bout des racines il était la terre  
 La terre tout court  
 La terre toute ronde  
 La terre toute ronde au travers du ciel  
 La terre.

*Robert Desnos*

**Le pêcheur**

L'homme est en mer. Depuis l'enfance, matelot,  
 Il livre au hasard sombre une rude bataille.  
 Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il  
 aille,  
 Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,  
 Quand l'eau profonde monte aux marches du  
 musoir.  
 Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.  
 La femme est au logis cousant les vieilles toiles,  
 Remaillant les filets, préparant l'hameçon,  
 Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,  
 Puis priant Dieu sitôt que les enfants dorment.  
 Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,  
 Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.  
 Dur labeur! Tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.

*Victor Hugo*

**L'arbre qui pense**

L'arbre qui pense  
 les pieds dans sa grille  
 à quoi pense-t-il  
 oh ça oh mais ça oh mais ça à quoi pense-t-il

Le chien qui pense  
 la patte en l'air  
 que pense-t-il  
 oh ça oh mais ça oh mais ça à quoi pense-t-il

le pavé qui pense le ventre poli de pas  
 que pense-t-il  
 oh ça oh mais ça oh mais ça à quoi pense-t-il

ciel toits et nuages  
 voyez-moi  
 là tout en bas  
 qui marche  
 et qui pense à l'arbre qui pense  
 au chien au pavé  
 oh ça oh mais à quoi pensent-ils donc  
 à quoi pensent-ils donc

*Raymond Queneau*

**La vérité sur la chèvre de Monsieur Seguin**

La petite chèvre  
De Monsieur Seguin  
Ne fut pas mangée  
Au petit matin

Elle se battit  
Si gaillardement  
Qu'à la fin le loup  
Alla s'essoufflant

Arrête petite  
Lui dit le coquin  
C'était pour de rire  
Serrons-nous la main

Ainsi firent-ils  
Et se retirèrent  
Pour aller chacun  
Dans sa chacunière

Bien sûr la biquette  
Fut mise au piquet  
A-t-on jamais vu  
Chèvre découcher ?

Mais pour sa vaillance  
On l'en retira,  
Je crois même savoir  
Qu'on la décora

Si j'ai menti  
Je veux bien copier  
Dix fois la nouvelle  
De Monsieur Daudet.

*Jean Rousselot*

**Amitié**

Ce qui est beau, c'est un visage  
Ce qui est beau, c'est l'amitié  
Une robe qui s'en va un peu plus loin et volage  
Laisse autour d'elle les oiseaux gazouiller.

Ce qui est beau, c'est le passage  
De la brume à l'aurore et du cep au raisin  
Ce qui est beau, c'est le ramage  
Car tout ce qui vit sur la terre est du bien.

Ce qui est beau, c'est tout le monde  
Ce qui est beau, c'est les filets  
Du pêcheur qui s'en va près des rives profondes  
Cueillir la sardine et le nacre des fées.

Ce qui est beau, c'est comme une onde  
La marche en avant de l'homme et l'été  
Qui revient tous les jours car toujours il triomphe.  
Ce qui est beau, c'est l'amitié.

*Jean-Pierre Voldiès*

**L'orage**

Chaque arbre est immobile, attentif à tout bruit.  
Même le peuplier tremblant retient son souffle  
L'air pèse sur le dos des collines, il luit  
Comme un métal incandescent et l'heure essouffle.

Les moineaux buissonniers se sont tous dispersés  
Avec le vol aigu et les cris d'hirondelles,  
Et des mouettes vont, traînant leurs larges ailes,  
Dans l'air lourd à gravir et lourd à traverser.

L'éclair qui brille au loin semble une brusque entaille  
Et, tandis que hennit un cheval de labour,  
Les nuages vaillants qui vont à la bataille  
Escaladent l'azur âpre comme une tour.

Mais soudain, l'arc-en-ciel luit comme une victoire  
Chaque arbre est un archer qui lance des oiseaux,  
Et les nuages noirs qu'un soleil jeune moire,  
Enivrés, sont partis pour des combats nouveaux.

*Jules Supervielle*

**Promenade de Picasso**

Sur une assiette bien ronde en porcelaine réelle  
 Une pomme pose  
 Face à face avec elle  
 Un peintre de la réalité  
 Essaie vraiment de la peindre  
 La pomme telle qu'elle est  
 Mais  
 Elle ne se laisse pas faire  
 La pomme  
 Elle a son mot à dire  
 Et plusieurs tours dans son sac de pommes  
 La pomme  
 Et voilà qui tourne  
 Dans son assiette réelle  
 Sournoisement sur elle-même  
 Doucement sans bouger  
 Et comme Duc de Guise qui se déguise en bec de  
 gaz  
 Parce qu'on veut malgré lui tirer le portrait  
 La pomme se déguise en beau fruit déguisé  
 Et c'est alors  
 Que le peintre de la réalité commence à réaliser  
 Que toutes les apparences de la pomme sont contre  
 lui.

*Jacques Prévert***En dépit de mes cheveux blonds**

Mes frères  
 En dépit de mes cheveux blonds  
 Je suis asiatique  
 En dépit de mes yeux bleus  
 Je suis Africain  
 Chez moi, là-bas, les arbres n'ont pas d'ombre à leur  
 pied  
 Tout comme les vôtres, là-bas.  
 Chez moi, là-bas, le pain quotidien est dans la  
 gueule du lion.  
 Et les dragons sont couchés devant les fontaines  
 Et l'on meurt chez moi avant la cinquantaine  
 Tout comme chez vous là-bas.

En dépit de mes cheveux blonds  
 Je suis asiatique.  
 En dépit de mes yeux bleus  
 Je suis africain.  
 Quatre-vingts pour cent des miens ne savent ni lire  
 ni écrire  
 Et cheminant de bouche en bouche les poèmes  
 deviennent chansons.  
 Là-bas, chez moi, les poèmes deviennent drapeaux  
 Tout comme chez vous, là-bas.

*Nazim Hikmet***Monsieur interroge Monsieur**

- Monsieur quels sont ces gens  
 Que je vois rassemblés  
 Et qui semblent attendre  
 Avant d'avancer ?

- Monsieur ce sont des arbres  
 Dans une plaine immense  
 Ils ne peuvent pas bouger  
 Car ils sont attachés

- Monsieur Monsieur Monsieur  
 Au-dessus de nos têtes  
 Quels sont ces yeux nombreux  
 Qui dans la nuit regardent ?

- Monsieur ce sont des astres  
 Ils tournent sur eux-mêmes  
 Et ne regardent rien

-Monsieur quels sont ces cris  
 Quelque part on dirait  
 On dirait que l'on rit  
 On dirait que l'on pleure  
 On dirait que l'on souffre ?

- Monsieur ce sont les dents  
 Les dents de l'océan  
 Qui mordent les rochers  
 Sans avoir soif ni faim  
 Et sans férocité

*Jean Tardieu*

<p style="text-align: center;"><b>L'école</b></p> <p>Dans notre ville il y a Des tours, des maisons par milliers, Du béton, des blocs, des quartiers, Et puis mon coeur, mon coeur qui bat Tout bas.</p> <p>Dans mon quartier, il y a Des boulevards, des avenues, Des places, des ronds-points, des rues Et puis mon coeur, mon coeur qui bat Tout bas.</p> <p>Dans notre rue il y a Des autos, des gens qui s'affolent, Un grand magasin, une école, Et puis mon coeur, mon coeur qui bat Tout bas.</p> <p>Dans cette école, il y a Des oiseaux qui chantent tout le jour Dans les marronniers de la cour. Mon coeur, mon coeur, mon coeur qui bat Est là.</p> <p style="text-align: right;"><i>Jacques Charpentreau</i></p>	<p style="text-align: center;"><b>Chanson du chat</b></p> <p>Chat, chat, chat, Chat noir, chat blanc, chat gris Charmant chat couché Chat, chat, chat, N'entends-tu pas les souris Danser à trois des entrechats Sur le plancher ? Le bourgeois ronfle dans son lit, De son bonnet de coton coiffé, Et la lune regarde à la vitre. Dansez souris, dansez jolies, Dansez vite En remuant vos fines queues de fées. Dansez sans musique tout à votre aise, A pas menus et drus, Au clair de lune qui vient de se lever, Courez ; les sergents de la ville dans la rue Font les cent pas sur le pavé ; Et tous les chats du vieux Paris Dorment sur leurs chaises Chats blancs, chats noirs ou chats gris.</p> <p style="text-align: right;"><i>Tristan Klingsor</i></p>
<p style="text-align: center;"><b>Voici Alberto Rojas Jiménez qui vient en volant</b></p> <p>Parmi les plumes qui effraient, parmi les nuits, parmi les magnolias, parmi les télégrammes, parmi le vent du Sud et l'Ouest marin, te voici qui viens en volant.</p> <p>Sous les tombes, sous les cendres, sous les coquillages congelés, sous les dernières eaux terrestres, te voici qui viens en volant.</p> <p>Le vent noir de Valparaiso ouvre ses ailes de charbon et d'écume pour balayer le ciel où tu passes : te voici qui viens en volant.</p> <p>J'entends tes ailes et ton vol lent, et l'eau des morts me frappe comme des colombes aveugles et mouillées : te voici qui viens en volant.</p> <p>Te voici qui viens en volant, seul solitaire, seul parmi les morts, seul à jamais, te voici qui viens en volant sans ombre et sans nom, sans sucre, sans bouche, sans rosiers, te voici qui viens en volant.</p> <p style="text-align: right;"><i>Pablo Neruda</i></p>	<p style="text-align: center;"><b>Le Soleil rouge...</b></p> <p>Le soleil rouge nous regarde nous regardent les oiseaux sur les plages du sommeil</p> <p>la vague blanche nous regarde nous regardent les enfants aux terrasses de l'été</p> <p>la lune bleue nous regarde nous regardent les roseaux sur les berges du réveil</p> <p>le poisson de jais nous regarde nous regardent les hiboux sous les greniers de la nuit</p> <p>les grands arbres nous regardent nous regarde le ciel noir sur les étangs apaisés</p> <p>le sable-feu nous regarde nous regardent les cyprès sur les collines du vent</p> <p>je te regarde tu me regardes nous sommes regardés.</p> <p style="text-align: right;"><i>Frédéric-Jacques Temple</i></p>

**Moi j'irai dans la lune**

Moi, j'irai dans la lune  
Avec des petits pois,  
Quelques mots de fortune  
Et Blanquette, mon oie.

Nous dormirons là-haut  
Un p'tit peu de guingois  
Au grand pays du froid  
Où l'on voit des bateaux  
Retenus par le dos.

Bateaux de brise-bise  
Dont les ailes sont prises  
Dans de vastes banquises  
Et des messieurs sans os  
Remontent des phonos.

Blanquette sur mon coeur  
M'avertira de l'heure :  
Elle mange des pois  
Tous les premiers du mois.

Elle claque du bec  
Tous les minuits moins sept.

Pas besoin de fusée  
Ni de toute une armée,  
Je monte sur Blanquette  
Hop ! on est arrivé.

*René de Obaldia*

**Tout près du lac**

Tout près du lac filtre une source,  
Entre deux pierres, dans un coin;  
Allègrement l'eau prend sa course  
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh ! quelle joie !  
Sous la terre il faisait si noir !  
Maintenant ma rive verdoie,  
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues  
Me disent : Ne m'oubliez pas !  
Les libellules de leurs queues  
M'égratignent dans leurs ébats ;

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;  
Qui sait ? – Après quelques détours  
Peut-être deviendrai-je un fleuve  
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume  
Ponts de pierre, quais de granit,  
Emportant le steamer qui fume  
À l'océan où tout finit.

*Théophile Gautier*